

La
Commune
d'Ixelles



vous invite

A la découverte
de l'histoire
d'Ixelles (8)



Solbosch

L'urbanisation d'Ixelles, entamée dans le quartier de la Porte de Namur après la démolition en 1785 de cet ancien ouvrage défensif et le démantèlement de la seconde enceinte de Bruxelles, s'effectua d'ouest en est. Boondael, hameau sis aux confins sud-est de la commune, ne se trouva concerné au sens où nous l'entendons aujourd'hui, qu'entre 1940 et 1960. Juste avant avait débuté l'urbanisation de l'ancien Solbosch. Les nouveaux habités d'Ixelles, réunis au moment de la constitution de celle-ci en commune à part entière en 1795, progressivement reliés entre eux par l'organisation de zones restées jusque-là lacunaires. Rappelons que l'occupant français avait regroupé l'ancienne "cuve" de Bruxelles à Ixelles, soit le haut-Ixelles, et la cid-devant seigneurie de Boondael, comprenant le bas-Ixelles et Boondael lui-même. En tant que toponyme, le "Solbosch" est mentionné pour la première fois en 1253 sous la forme "Wolfbosch" dans les Archives ecclésiastiques du Brabant. Au fil du temps, il s'est appliqué, sous des formes variables, à deux endroits distincts au moins. Des plans du XIXe siècle mention-

nent encore un "Solbosch Veld" aux abords de l'actuelle avenue Nouvelle et un autre à front du boulevard Général Jacques, entre les avenues Emile de Beco et de la Couronne telles que nous les connaissons. Le toponyme s'est maintenu en avenue du Solbosch et square du même nom ensuite. Avant 1931, le professeur Van Loey, de la Vrije Universiteit Brussel, en a étudié les étymologies envisageables : bois du soleil, astre adoré par les Francs, bois marécageux ou hanté par les loups, pour nous en tenir aux moins savantes.



1 La rue Volta

Le lecteur ne s'étonnera pas de la situation dans cette rue de la principale station de dispersion de l'ancienne Régie d'Electricité ni de la présence, jusque dans les années '20, d'une usine d'incinération d'immondices, preuve que le progrès s'accommoda souvent d'activités peu compatibles avec l'urbanisation et avec l'augmentation de la population.

On doit à Alessandro Volta

physicien italien, des recherches diverses sur les propriétés et les applications de l'électricité. Comme ses contemporains Antoine Lavoisier et Pierre de Laplace, il étudia l'électricité atmosphérique. Son étude des tensions entre métaux favorisa la mise au point de la pile électrique à laquelle on a donné son nom.

Jusqu'en 1900, la fourniture d'énergie électrique en région bruxelloise était assurée par des sociétés

dont les possibilités d'expansion étaient limitées par le manque de capitaux à investir dans ce secteur d'activité alors mésestimé et aussi par une demande relativement faible en



Alessandro Volta

énergie de ce type. En 1898 fut constitué à Bruxelles un holding destiné à s'engager dans cette voie prometteuse; cette société dut affronter elle aussi une période de basse conjoncture en 1901. Les offres d'Ixelles, visant à racheter la filiale locale, ne furent pas repoussées. Ainsi fut fondée la Régie d'Electricité d'Ixelles à la fin du mayorat de Raymond Blyckaerts; peu après, à saint-Gilles, son homologue, Maurice Van Menen opta pour la même solution. Les deux entreprises fusionnèrent en 1976 avant d'être revendues au

secteur privé au milieu des années '80. Les installations techniques ont été démontées et des entreprises de technologie avancée s'y sont installées; le bâtiment principal a conservé son apparence ancienne: brique rouge avec bandeau noir et toiture à trois pans, vitrée latérale - ment, comme la station-relais du square Albert Verhaeren, dans le voisinage du Centre Hospitalier Etterbeek-Ixelles. Cette construction utilitaire présente des détails décoratifs peu courants: linteau avec arc en anse-de-panier de pierre clivée, clef de l'arc marquée

par une fleur de lis, coussinets de pierre, appareil de briques en épi. La conception des immeubles de logements sociaux Volta I et Volta II a été confiée au Bureau d'Architecture Henry. Le premier comprend 34 logements, le second 28, dont quatre sont réservés à des personnes à mobilité réduite, et un espace communautaire. À l'arrière des bâtiments, les habitants jouissent d'une cour intérieure propice au délassement.



Le Bâtiment principal.



Détail ornemental.



La Régie d'Electricité d'Ixelles.

2 L'allée Hector Demarque

On a inauguré le 29 avril 1977 l'allée Hector Demarque qui, entre la chaussée de Boondael et le mur ouest du cimetière, permet au piéton de progresser à l'écart de la circulation automobile.

Hector Demarque (°1903-†1975), ingénieur civil (ULB) et ingénieur industriel diplômé de l'Institut Montefiore à Liège, fut chargé en 1938 par la Régie des Télégraphes et des Téléphones, où il avait entamé sa carrière, de contribuer aux services de liaison de l'armée belge par l'équipement du fort de Breendonck, siège du grand quartier général, en matériel radio. Après la campagne de mai 1940, il entra en contact avec Walthère Dewé qui, lors du précédent conflit, avait animé le réseau de résistance "la

Dame Blanche". Les deux hommes créèrent une structure analogue dénommée, d'après le nom de guerre qu'ils s'étaient choisi, "Cleveland-Clarence" au sein de laquelle Demarque assurait notamment les liaisons radio avec les autorités réfugiées à Londres. Quand Walthère Dewé tomba le 14 janvier 1944 sous les balles allemandes près du carrefour de l'avenue de la Couronne et de la rue de la Brasserie, son compagnon prit la tête du réseau. Après 1945, il poursuivit sa carrière à la R.T.T. où il occupa un rang élevé. Élu au Conseil communal en 1938, il ne put y siéger qu'à partir de 1945 et ce, jusqu'en 1970. Promu au grade de lieutenant-colonel A.R.A., titulaire des plus hautes distinctions militaires, notamment de la Distinguished Service Order (D.S.O.) britannique qu'il fut un des rares Belges à se voir



L'allée Hector Demarque.



Le fort de Breendonck.

conférer, il fut élevé en 1955 à la dignité de Grand Officier de l'ordre de Léopold.

Les plantations préexistantes le long du mur du cimetière ont été augmentées lors de l'aménagement de l'allée qui lui a été dédiée. Parmi les essences présentes de nos jours, on compte, outre le frêne, le tilleul et l'érable, un cyprès, des cerisiers du Japon, des copalmes, des hêtres pleureurs et de l'épine du Christ en buisson.

3

Les rues Victor Semet, des Brebis, de l'Ordre et de la Probité

Ces voies courtes, prévues dans le plan général d'alignement de 1906, seront traitées ensemble car elles délimitent un ensemble à peu près homogène de logements à loyers modérés, construits entre 1914 et 1926.

Louis Semet, homme d'affaires et philanthrope, eut la douleur de perdre prématurément son fils Victor. Loin de s'isoler dans sa douleur, il consentit un don important à la "Société des Habitations ouvrières

Plaque commémorative de la fondation des "Habitations à Bon Marché" rue des Brebis.



de la Commune d'Ixelles", fondée en 1906 et devenue en 1956 le "Foyer Ixellois". Reconnaisante, l'édilité dédia une rue au fils du bienfaiteur dont la famille, alliée aux Solvay, s'établit plus tard chaussée de Vleurgart.

Les rues de l'Ordre et de la Probité tendent à promouvoir deux vertus essentielles même s'il est permis, hors du contexte de l'époque, d'y voir une volonté d'exemple mâtinée de paternalisme. Il n'est pas sûr que les topo-

nymes antérieurs, brièvement usités, respectivement rue de la Centrale et rue Haute, aient été préférables. L'autorité communale a jugé bon de maintenir des toponymes relevant de la morale que d'aucuns pourraient trouver anachroniques.

Celui de "rue des Brebis" ou précédemment de "rue des Meuniers", dont seules les constructions sises du côté pair se trouvent en territoire ixellois, évoque à souhait le caractère champêtre du Boondaël d'autrefois. Il est toutefois le seul inspiré par la faune domestique à avoir subsisté à Ixelles.

Les Ixellois d'âge posé se souviennent du chemin des Vaches; la rue

des Chèvres, quant à elle, a été débaptisée au profit de l'éminent Léon Cuissez, médecin qui fonda, avec ses confrères Crockaert, Voituron, Belvaux et Buys le premier dispensaire antituberculeux de Belgique, au n° 37 de l'actuelle rue Major René Dubreucq. Au sein de l'institution soutenue par Ernest Solvay, ces praticiens s'efforcèrent, à titre bénévole, de soigner des patients déshérités et de promouvoir les mesures prophylactiques nécessaires.

Il est peut-être utile de rappeler que les premières réalisations de la "Société des Habitations ouvrières", à caractère unifamilial, virent le jour en 1908, rue des Deux-Ponts et ensuite dans les rues du Vivier et des Artisans, d'après conseils et plans des architectes Tournay, La Barre et Delune. —

4

La rue du Relais

Cette artère s'inscrit approximativement dans le tracé d'un ancien chemin vicinal qui aboutissait à l'actuelle chaussée de la Hulpe en suivant l'actuelle chaussée de Boitsfort. La vieille "Groote Karrenbaan" fut subdivisée au milieu du XIXe siècle en "rue de la Charrette" et en "Petite rue de la Charrette". Ce second tronçon débouchait dans le Dieweg qui, plus loin, conduisait à Ter Coigne, à Watermael-Boitsfort. Un autre toponyme fut encore appliqué à une section de la rue du Relais: ainsi, entre l'avenue du Bois de la Cambre (ancien Dieweg) et la chaussée de La Hulpe, elle porta le nom de Kerselaerstraat. De même pour la chaussée de Boondaël dont la section comprise entre le bout de l'avenue de la

Couronne, ancien Houtweg, et le départ de la rue du Relais actuelle, était connu sous le nom de "Galgenberg", toponyme qui désignait le lieu des exécutions capitales, sur le site du troisième cimetière d'Ixelles, ouvert en 1874.

La rue du Relais est bordée, côté pair, entre la rue Volta et la rue des Brebis, par les habitations mentionnées plus haut. Précédées par des jardins et disposées en retraits successifs, elles présentent, comme celles des rues Léopold Delbove et Jean Van Deuren, maints détails constructifs intéres-



Le café «Au Ciel» à l'angle de la rue du Relais et de l'avenue Guillaume Gilbert.



La rue de la Probité

sants. La disposition de certains rangs de briques, horizontaux ou verticaux, a permis de figurer, sans ostentation, des frises architecturées ou des trumeaux ponctués de pierres comportant des modillons; le constructeur a également inclus de la pierre grise for-



Haut: détails constructifs, rue du Relais. Bas: le «Relais II»

mant bandeau ou, isolée, taillée en pointe de diamant ou en boule.

L'immeuble de logements sociaux appelé "Relais II" a été édifié dans les années '50 à l'angle de la rue du même nom et de la chaussée de Boondael. Il présente à chaque étage de longues cour-sives, qui permettent le passage d'un appartement à l'autre. Celles-ci accentuent l'horizontalité du bâtiment qui, construit en retrait du front de rue, contraste avec une rue de maisons mitoyennes. L'immeuble fut doté dès l'origine d'un système collectif de production d'eau chaude.

Le buste de la reine Astrid (°1905-†1935) qui occupe l'angle formé par les deux artères est l'œuvre de Victor Demanet (°1895-†1964), à qui l'on doit également un représentation du roi Albert Ier à l'entrée de l'avenue Guillaume Macau. —

5 La rue Fran-

On peut ranger sans conteste les dédicataires de deux premières de ces voies publiques parmi les personnes désintéressées: François Dons à titre de philanthrope, Robert Leclercq comme résistant à l'ennemi.

Dons (°1844-†1911), comptable de son état, actif au sein de plusieurs sociétés locales, en vint à se consacrer largement à celles qui relevaient de l'aide à ses concitoyens moins favorisés. Soucieux de protection de l'enfance, à l'heure où l'appoint d'un salaire d'enfant se révélait souvent nécessaire, il présida l'Œuvre du Vêtement d'Ixelles, convaincu que la dignité et le respect des humbles procédait aussi d'une mise correcte. Au n° 7 de la rue subsiste une des dernières villas typiques du début de

çois Dons, les squares Robert Leclercq et Valère-Gille

l'urbanisation du quartier. Celle du n° 558 de la chaussée de Boondael, dont la façade avant se trouve en retrait de la rue du Relais, comme celle de sa voisine, en constitue un autre exemple.

Les immeubles numérotés de 9 à 17 ont été réalisés à l'initiative, une fois encore, du Foyer Ixellois; ils regroupent 90 logements. La façade avant est ponctuée de balcons à claustra.

Le flanc du n° 9, proche de l'entrée du jardin Robert Leclercq, est orné de mosaïques représentant l'aulne ixellois et les abords du Vieux Tilleul.

L'intérieur de cet îlot, d'une superficie de quelque trente ares est pourvu d'installations de délasserment et de repos. Il recèle plusieurs essences choisies, tels un faux-cyprès sawara, un

ginkgo fastigié, un magnolier de Soulange ainsi que la téline de Montpellier, légumineuse d'origine méditerranéenne, unique à Bruxelles. Inauguré le 27 septembre 1974 en présence du baron Walther de Sélvs-Longchamps, président national du groupe "G" il a été dédié à la mémoire de Robert Leclercq, ancien secrétaire général de l'Université libre de Bruxelles.

Robert Leclercq (+1970) avait pris la relève, sous le nom de guerre de Vanderlinden, de Jean Burgers à la tête du groupe G, organisation de résistants issus à l'origine des milieux universitaires. Elle compta entre mai 1940 et septembre 1944 quelque 4.000 agents et auxiliaires dont un cinquième périt en prison ou en déportation, au premier rang desquels Jean Burgers. Dissémi-



Villa. 7, rue du Relais



Mosaïques



Balcons et vitrage rue François Dons.



Rue Jean Vandeuren



Robert Leclercq.



Le square Robert Leclercq.

nés en 10 régions couvrant l'essentiel du territoire national ils accomplirent en 1944, après de minutieux préparatifs, leur exploit majeur, connu sous le nom de "la Grande Coupure". Le 15 janvier de cette année-là, entre 20 et 23 heures, une trentaine de pylônes à haute tension, soigneusement sélectionnés, furent sabotés, entraînant à leur suite les câbles de transport d'énergie. Cette rupture brutale d'approvisionnement en électricité, surtout

sensible dans le Borinage et en région liégeoise, mit à l'arrêt pour quelques temps l'appareil industriel et se répercuta jusque dans certaines usines rhénanes dépendantes de la production électrique belge depuis le bombardement systématique des centrales allemandes.

Une sortie du jardin Robert Leclercq débouche dans le square Valère-Gille, du nom du poète (°1867-†1950) d'inspiration parnassienne. Lié à la Jeune Belgique et à ses fondateurs, Emile Verhaeren (°1855-†1916), Iwan Gilkin (°1858-†1924) et Albert Giraud (°1860-†1929), il effectua l'essentiel de sa carrière à la Bibliothèque royale qu'il quitta avec le rang de conservateur en 1935, non sans avoir signé de lumineux recueils lyriques de style irréprochable, tels "Le Collier d'Opale", "Le Coffret d'Ebène", "Le Joli

Mai". L'un d'eux, "La Cithare", fut distingué l'année de sa parution en 1897 par un prix décerné par l'Académie française, fait sans précédent dans les jeunes lettres belges.

Valère-Gille apparut malgré lui dans la sélection finale du concours organisé en 1920 par "Pourquoi Pas?", qui visait à faire désigner par les lecteurs de l'hebdomadaire satyrique, en toute roserie, le plus bel homme de Belgique. Il y côtoyait le premier ministre de l'époque, Henry Carton de Wiart (°1869-†1951), parent de l'abbé Maxime Carton de Wiart, curé de la paroisse Notre-Dame de la Cambre et Adolphe Buyl (†1932), échevin et futur bourgmestre d'Ixelles; le poète l'emporta. Nous préférons nous souvenir de son œuvre et, en particulier, d'une r e c o m m a n d a t i o n extraite du "Collier d'Opale", parole d'un

épicurien consommé à son lecteur:
*Sans te passionner, sans que rien ne t'émeuve
Regarde s'écouler l'univers comme un fleuve*

Au soir de sa vie, sollicité par Paul Henen, directeur de la "Collection Nationale", il rassemblait des souvenirs empreints de

modestie, où prédomine son admiration pour l'œuvre de Gilkin. Valère-Gille a été inhumé au cimetière d'Ixelles.

L'examen d'un plan général d'aménagement du quartier "de Boondael", daté de 1936, suggère les observations suivantes. Dans l'esprit de l'édilité de l'époque, l'appellation "Boondael" peut être étendue à la zone comprise entre l'avenue Pierre Curie et la place de la Petite Suisse. Le dessinateur y a tracé quatre voies à créer; les toponymes de trois d'entre elles s'inspirent de l'Antiquité: la rue des Hellènes, celle des Egyptiens et le square des Latins. La dernière, le square Robert Goldschmidt rend hommage à un docteur en sciences (°1877-†1935) à l'esprit particulièrement inventif. Il dressa en 1908, soutenu par Ernest Solvay les plans du premier dirigeable belge dont le vol inaugural eut lieu l'année suivante et mit au point la liaison de télégraphie sans fil entre Boma, Stanleyville et Elisabethville. D'autres inventions audacieuses destinées au Congo belge, telles un camion léger à vapeur, un hydroglisseur, un bateau amphibie capable de franchir les rapides ne rencontrèrent qu'un succès mitigé pour des raisons diverses. Après avoir dirigé durant la Première Guerre mondiale le Service des



Robert Goldschmidt



Maisonnette rue du Persil

Inventions de l'armée belge, il fonda une société pour la production en série de microfilms.

Le plan précité porte mention d'une avenue des Latins, appellation abandonnée au profit d'avenue Armand Huysmans, de façon à rendre hommage au bourgmestre d'Ixelles décédé en 1935, ainsi que d'une rue des Latins. La Commune semble avoir sacrifié à l'époque à la vogue des squares: la rue des Latins, voie courbe, devint le square du même nom; la voie coudée et élargie en son milieu dédiée à Robert Goldschmidt fut, elle aussi, définie comme square. De même, la place du Solbosch fut désormais appelée square. Le dernier tronçon subsistant alors de la rue de Bruxelles apparaît encore sur ce plan. Du square du Solbosch, elle se dirigeait en ligne presque droite vers l'angle des avenues Armand Huysmans et George Bergmann, endroit où s'embranchait l'étroite rue du Persil, et débouchait face au flanc de la chapelle de Boondael. La rue du Persil, quant à elle, coupait l'avenue des Grenadiers à hauteur de l'actuelle rue de la Treille.

L'avenue Pierre Curie, les rues Jean Vandeu- ren et Léopold Delbove

Ces trois voies ont été regroupées pour la raison qui a prévalu pour la rue Victor Semet et les artères avoisinantes: l'îlot qu'elles délimitent avec la rue François Dons, l'avenue Guillaume Gilbert et la chaussée de Boondaël est constitué presque en totalité d'immeubles érigés sous l'égide de la "Société des Habitations ouvrières de la Commune d'Ixelles". L'architecte Joseph Caluwaers (°1863-†1948), régulièrement consulté à titre d'expert, en avait dressé les plans. Leur allure rappelle celles de châteaux-forts; l'architecte a mêlé les surfaces crépies et la maçonnerie de briques de nature variée avec creux et redents. Leur apparence est symétrique, tempérée par des différences de niveaux, des retraits par rapport à la

voie publique et, afin d'indiquer les accès principaux, par des balcons horizontaux successifs ou des bow-windows superposés, à la verticale des entrées. L'intérieur des îlots est accessible par des ouvertures pratiquées dans des palissades de planches jointives entre immeubles.

Alessandro Volta n'est pas le seul homme de science dont le nom a été attribué à une artère du quartier. Bien qu'il soit décédé avant d'avoir atteint la maturité, les recherches que mena Pierre Curie (°1859-†1906) avec son frère Paul (°1855-†1941) et avec son épouse Marie, née Sklodowska (°1867-†1934) aboutirent à des découvertes essentielles: la piézo-électricité, l'isolation du polonium et du radium, suite à la mise

en évidence de la radioactivité par Henri Becquerel (°1852-†1908). En 1903, il partagea avec son épouse et Becquerel le prix Nobel de physique. Après la mort accidentelle de son mari, Marie Curie le remplaça à la chaire créée pour lui à la Sorbonne et devint la première femme à occuper un poste aussi prestigieux. Elle étudia la radioactivité du thorium, organisa l'Institut du Radium et les services radiologiques des armées. Elle se vit décerner le prix Nobel de chimie en 1911, année où elle participa avec Albert Einstein, Max Planck et d'autres savants au Conseil de Physique financé par Ernest Solvay. En 1942, le Collège des Bourgmestre et Echevins résolut de rendre hommage à Pierre et Marie Curie

en élargissant le toponyme à cette dernière. La Commission royale des Monuments et des Sites objecta que les modifications de toponymes "*(jetaient) la perturbation et (exposaient) les administrations à des erreurs dans leurs relations commerciales et privées*", soulignant qu'"*en ce qui concerne les actes officiels, les inconvénients des décisions de l'espèce sont évidents*". En conséquence, le nom de Marie Curie n'apparut pas sur les plaques odonymiques à la suite de son époux, ni celui de l'échevin Louis Blyckaerts, récemment décédé, conjointement avec son père, l'ancien bourgmestre Raymond Blyckaerts.

La rue Jean Vandeu- ren ne fut jamais concernée par de tels échanges de correspondance et pourtant les fils du dédicataire auraient eu aussi quelques mérites à faire valoir. Jean Vandeu- ren (°1851-

†1932) se fixa dans notre commune avec son épouse Marie Hernalsteen (°1853-†1940) en 1875 et s'y établit comme entrepreneur au n°3 de la rue Guillaume Stocq. Le ménage eut trois fils: Frédéric (°1876-†1901), Pierre (°1878-†1956) et Hubert (°1880-†1947). Les deux premiers embrasèrent la carrière militaire et le cadet succéda à son père à la tête de l'entreprise familiale avant de passer la main à son fils, pré-nommé lui aussi Frédéric. Parmi les réalisations des Entreprises Vandeu- ren, on peut citer l'extension des anciens magasins Old England, devenu récemment le Musée des Instruments de Musique, le Collège S a i n t - Michel, l'ancien Théâtre de la Gaîté. À Ixelles, les

Vandeu- ren menèrent à bien la construction de l'usine d'incinération mentionnée plus haut, du dépôt des Tramways bruxellois, avenue de l'Hippodrome, toujours exploité par la STIB, de différents immeubles de l'avenue Guillaume Macau (n° 4 à 16 et 20) et des écoles communales de l'avenue des Eperons d'Or dont l'architecte Léopold Delbove avait tracé les plans. Le deuxième fils de l'entrepreneur, Pierre, diplômé de l'Ecole militaire, professeur au sein de cette institution et docteur en sciences de l'Université de Paris, connut diverses affectations au sein de nos forces armées.



La rue Vandeu- ren.

Pendant la Première Guerre mondiale, il mit au point un mortier de tranchée qui portera son nom. Admis à sa demande dans le cadre de réserve, il s'intéressa dès 1925 à l'avenir du Congo belge, convaincu de la nécessité de tirer parti d'immenses ressources hydro-électriques inexploitées. Il exposa ses vues dans différents mémoires et études relatifs à l'aménagement du bas-Congo. À force de projets convergents, on entama ces travaux dans la région d'Inga dans les années '50.

À la fin du XIXe siècle, les établissements scolaires présentaient souvent des façades avantageuses, avec l'appui de perspectives dégagées afin de promouvoir l'instruction publique par une image favorable ou même majestueuse. Les écoles des rues Américaine et de l'Aqueduc, celles de

l'avenue des Eperons d'Or en témoignent à suffisance. Cette dernière, avec son imposant pavillon central et ses ailes à fronton, comporte un vaste préau de structure métallique. Ses plans, dus à l'architecte Léopold Delbove comme dit plus haut, furent exposés dans la section spécialisée de l'Exposition Universelle d'Anvers en 1885. Cet architecte signa également en 1901, avec son confrère Henry Van Massenhoven, les plans de la Halle Sainte-Marie, restaurée à partir de 1973 et reconvertie en centre multimédias sous le nom de Halles de Schaerbeek. Il remplaça Albert Verhaeren, après le décès de celui-ci, aux fonctions d'échevin des Travaux publics entre 1900 et 1903 et siégea ensuite au Comité de Perfectionnement de l'Ecole des Arts industriels et décoratifs,

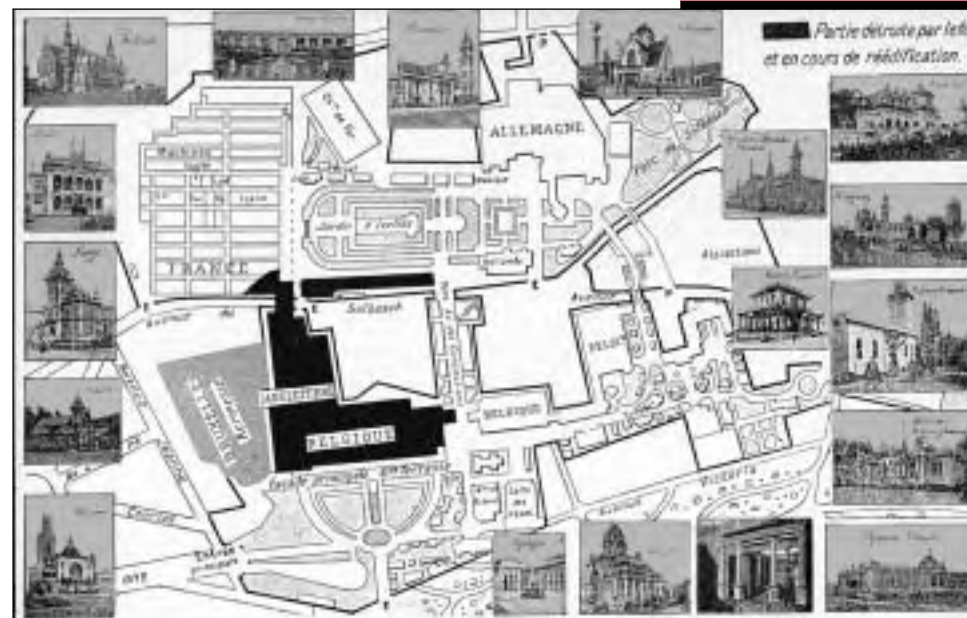
future Ecole des Arts. La création de cette institution à Ixelles en 1860, première de son espèce dans l'agglomération bruxelloise, visait à soulager l'Académie de la Ville, menacée de surpeuplement, en particulier par l'organisation de sections vouées à l'application des techniques artistiques à l'artisanat et à l'industrie. Au fil du temps, elle compta parmi ses maîtres les peintres Jean-Baptiste Meunier (°1821-†1900), frère de Constantin Meunier, Henri Logelain (°1889-†1968), Charles Swyncop, (°1875-†1970), Claude Lyr (°1916-†1986), Roger Duterme (°1919-†1997), l'illustrateur Gisbert Combaz (°1869-†1941), le sculpteur Gustave Dillens, cousin de Julien Dillens, l'architecte Antoine Pompe (°1873-†1980), le céramiste Mirko Orlandini (°1928).

7 Le square du Solbosch et l'avenue du Pesage

Le premier de ces toponymes fait référence au plateau du même nom qui constituait jusqu'en 1910 le point culminant de l'agglomération, à 105 mètres d'altitude. La majeure partie de l'ancien Solbosch, soit 62 hectares, fut expropriée au profit de la Ville de Bruxelles, en compensation des frais et travaux assumés par l'Etat en vue de l'organisation de l'Exposi-

tion Universelle de 1910, telle la création de l'avenue des Nations, épine dorsale de l'événement, incluse dans la voirie publique après 1910 et rebaptisée avenue Franklin Roosevelt après 1945. Un incendie gigantesque ravagea plusieurs pavillons importants dans la nuit du 14 au 15 août, ce qui mit un terme prématuré à l'Exposition dont le seul vestige, construit

en dur, occupe un des angles des avenues Franklin Roosevelt et des Phalènes. Les frères Ernest et Léon Delune avaient tracé en 1902 les plans d'un bâtiment destiné à être exploité comme café-restaurant, ce qu'il fut effectivement jusqu'à sa fermeture anticipée. L'architecture d'inspiration mauresque ou byzantine mêlée d'Art nouveau et de caractéristiques pittoresques



Plan de l'Exposition Universelle de 1910. Les organisateurs envisageaient semble-t-il sa réouverture après réédification des constructions détruites.



Le chateau
vu de l'avenue Franklin Roosevelt



Le même bâtiment
vu de l'avenue du Pesage.

s'accordait avec la volonté de l'Exposition d'illustrer les civilisations étrangères, voire exotiques. La partie restée ixelloise du Solbosch, de l'avenue Brillat-Savarin à l'avenue George Bergmann, fit l'objet d'un plan général d'alignement dans les années '20, où se mêlent quadrillage et courbes légères comme au square des Latins et au square Robert Goldschmidt. L'architecture se révèle typique de cette époque: immeubles à

appartements, discrètement ornés, avec terrasses et pentes de garages. L'ensemble, démarqué de la tendance Art Déco, souffre d'une certaine standardisation. Quelques immeubles échappent à ce travers, tels ceux des n° 8 et 16 du square du Solbosch, dus respectivement aux architectes Alexis Dumont (°1877-†1962) associé à Marcel Van Goethem (°1900-†1959) et Jean-Jules Eggericx (°1884-†1963), ainsi que la maison de brique sombre aux fenêtres en saillie du n° 46 de l'avenue de l'Université. On remarquera aussi les résidences Diane I et II, avenue Ernestine, 2 et 4 et Argentina, avenue Maurice, 1, signées par Jean Delhayé (°1908), défenseur de l'œuvre de son maître Victor Horta ainsi que le Centre de Calcul de l'ULB, avenue Adolphe Buyl, 91 (CERAU en 1970) aux façades préfabriquées. On distin-

guera encore l'habitation personnelle de Robert Courtois (1922), avenue Armand Huysmans, 149 rehaussée d'une polychromie de Marc Mendelson et conçue avec son associé Henri Montois (1920), dont le bureau traça les plans des laboratoires de la faculté des Sciences de la Plaine, l'Institut de Sociologie du n° 44, avenue Jeanne dû à Pierre Puttemans (°1902-†1978) et encore l'immeuble à appartements avec rez-de-chaussée commercial, 13, avenue du Pesage par Charles Van Nueten (°1899-†1989). À la différence de son domicile de la rue Jules Lejeune, dans le quartier de Berkendael, l'immeuble à pergola du n° 45, avenue Brillat-Savarin, dû à Paul-Amaury Michel (°1912-†1988) ne témoigne pas de l'influence du Corbusier et de Robert Mallet-Stevens.

On a installé au square du Solbosch deux monuments commémoratifs à des officiers ixellois engagés dans les campagnes de l'Association Internationale Africaine.

Le buste du colonel Louis Chaltin (°1857-†1933) en uniforme a été déposé sur un socle pyramidal. Officier de l'Armée belge, il rejoignit les rangs de la Force publique au Congo et prit part à différentes campagnes de pacification antiesclavagiste, couronnées par la victoire de Redjaf, au Soudan, en 1897. Dès son retour en métropole, il se consacra à diverses sociétés liées à notre colonie où il séjourna encore par la suite.

Bien que retraité, il s'en-



Le colonel Chaltin par Ochs.

gagea en 1914 et fut fait prisonnier devant Namur le 23 août. Une rue d'Uccle porte son nom et il a été inhumé au cimetière d'Ixelles. La fontaine dédiée par ses amis au capitaine Crespel a fait l'objet de maints débats au Conseil communal. Elle aboutit, dans l'immédiat après-guerre, à l'endroit qu'elle occupe de nos jours, un peu en retrait du buste du colonel Chaltin.

Comme ce dernier, Louis Crespel (°1838-†1878) participa à l'ambitieuse aventure coloniale. Il habitait à Ixelles rue Jean Van Volsem, 7 quand il s'embarqua en 1877 avec le docteur Maes, autre Ixellois. Il mourut de dysenterie à Zanzibar. La fontaine Crespel, œuvre anonyme, devait être placée à l'angle des rues Jacquelart et de la Santé, comme on nommait alors les rues de l'Athénée et Bouré mais les marguilliers de l'église Saint-Boniface

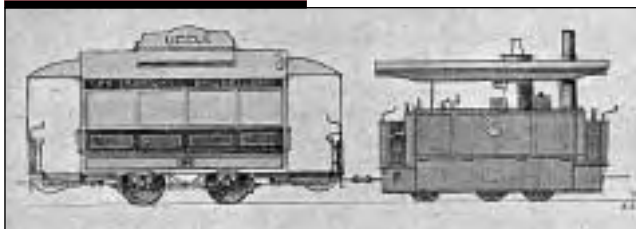
projetaient d'agrandir le chœur de ce sanctuaire, initiative dont il était malaisé de contester le bien-fondé. L'édilité envisagea alors de l'installer place Henri Conscience, ensuite place de Londres, ce qui fut fait en 1885, au grand dam des riverains car la nature du revêtement entraînait la formation de flaques d'eau où pataugeaient les enfants. Elle fut donc transférée dans les jardins de l'église Sainte-Croix en 1906 mais l'architecte Paul Rome la jugea peu adaptée au style du lieu de culte dont il traça les plans à la fin des années '30. Ainsi s'explique le voisinage des monuments dédiés à ces deux officiers.

Le toponyme d'avenue du Pesage se range, comme les avenues des Courses, de l'Hippodrome et du Derby, dans la thématique inspirée par le champ de courses de Watermael-Boitsfort. On sait qu'à

partir de 1830 se créèrent des sociétés privées de transport qui s'étaient donné pour but de faciliter dans un but lucratif les échanges entre la Ville et ses faubourgs, au moyen d'omnibus à traction chevaline. Des concessions de "chemin de fer américain", mode de transport qui annonçait les trams actuels, prirent la relève vers 1870. L'impératif de la rentabilité imposa d'inévitables regroupements. Ainsi, les pourparlers entre divers concessionnaires aboutirent en 1874 à la fusion des sociétés les plus prospères: la "Compagnie des Voies ferrées (William Moris)" et la "Belgian Street Railways and Omnibus Company", dite "Société

Vaucamps", du nom de son administrateur-directeur, qui formèrent les Tramways Bruxellois. À Ixelles, après le retrait de la Société Becquet en 1879, Félix Vellut se vit attribuer la concession de quatre lignes de trams à vapeur. Nous ne mentionnerons que trois d'entre elles, dont la succession reliait la Porte de Namur à l'angle des actuelles avenues du derby et Air Marshal Coningham, via la chaussée d'Ixelles, les avenues des Eperons d'Or, de l'Hippodrome, Adolphe Buyl et enfin du Pesage et du Derby. Le service était prolongé jusqu'à l'Hippodrome les jours de réunions hippiques. D'emblée, la Société des Chemins de Fer à Voie étroite établit son

dépôt et ses ateliers avenue de l'Hippodrome, sur une parcelle si étendue qu'elle permit d'accueillir les extensions ultérieures, moyennant quelques acquisitions de terrain. L'aulne ixellois apparut brièvement sur les véhicules de la société avec la raison sociale abrégée, B.I.B., soit Bruxelles-Ixelles-Boondael. En 1896, Vellut se retira au profit d'Edmond Parmentier qui, l'année précédente, avait mis en chantier la construction de l'avenue de Tervueren. La traction électrique remplaça en 1895 la propulsion par la vapeur, à Ixelles tout au moins.



Les Tramways bruxellois. Essai de traction à la vapeur en 1879.

8 L'avenue Général Dossin de Saint-Georges

Cette voie fut dédiée en 1936, année où il décéda, à l'ancien commandant de la 2e Division d'Armée en 1914. Les régiments placés sous les ordres du général Emile Dossin (°1854), les 5e, 6e et 7e de Ligne se conduisirent avec héroïsme lors de la bataille de l'Yser, le 7e en particulier à Saint Georges, devant Nieupoort. Cette unité y gagna la croix de l'Ordre de Léopold. Promoteur des inondations à titre défensif à l'instar des capitaines Nuyten et Borlion, il fut promu grand-officier de l'Ordre de Léopold sur le front des troupes et créé baron en 1932 avec autorisation d'ajouter "de Saint-Georges" à son nom. Un monument à sa mémoire se dresse près

de l'entrée de l'abbaye Notre-Dame de la Cambre.

Le 26 juin 1938, Ernest Joseph Van Roey (°1874-†1961), cardinal-archevêque de Malines, procéda à la pose de la première pierre de l'église Saint-Adrien, en présence des deux bourgmestres concernés, Eugène Flagey et Adolphe Max.

Le sanctuaire, consacré en 1941, prit alors la relève de l'ancienne chapelle homonyme, désaffectée et sauvegardée de la démolition en 1927 par une intervention de la Commission royale des Monuments et des Sites. Construite au lieu-dit "Achterkipkenbosch" d'après les plans de l'architecte Vanden Nieuwenborg avec le soutien du baron Evence Coppée, président de la fabrique d'église, elle compte parmi les plus réussis des édifices religieux inspirés par

le mouvement Art déco, telles la basilique nationale du Sacré-Cœur à Koekelberg et l'église Saint-Jean-Baptiste à Molenbeek-Saint-Jean. Le public a généralement pris en dérision le sanctuaire de l'avenue du Panthéon. Des architectes de premier plan comme Victor Horta (°1861-†1947), Hendrik Petrus Berlage (°1856-†1934) et Henry Van de Velde (°1863-†1957) ont, au contraire, livré des commentaires élogieux à son sujet. Ce dernier confia même le cours d'ornementation à l'auteur des plans de la basilique, l'architecte autodidacte Albert Van Huffel (°1877-†1935) dès l'ouverture de l'Institut supérieur des Arts décoratifs de la Cambre, tant la conception générale et la décoration intérieure l'avaient séduit. L'œuvre de Van Huffel fut remarquée à l'étranger, au point que lui fut décerné en 1925 le grand prix d'architec-



ture à l'Exposition des Arts décoratifs et industriels de Paris. Paul Rome (°1896-†1989), ingénieur-architecte, responsable de la reconstruction de l'église Sainte-Croix entre 1939 et 1941, mena à terme l'ouvrage du plateau de Koekelberg après le décès de Van Huffel.

Cette digression permet de mettre en lumière le renouveau en matière d'architecture religieuse inspiré par l'École des Métiers d'art de Maredsous que les églises Saint-Adrien et Notre-Dame de l'Annonciation à Berkendael, pour nous



en tenir à Ixelles, illustrent remarquablement. L'église Saint-Adrien présente une silhouette monumentale marquée par une tour centrale élevée, construite dans le même plan que la façade principale et par l'équilibre de ses volumes latéraux. L'architecte a employé la brique de type "klampsteen", à l'origine gris-rose à l'extérieur et jaune sable pour l'intérieur. Audehors, il a animé le revêtement de croix, de chevrons et de frises et joué avec subtilité des diverses ouvertures: portails, niches et baies, parfois factices.



Auguste Vanden Nieuwenborg apporta tous ses soins à la décoration intérieure: dallage de marbre noir rehaussé de terre cuite dans le chœur, garde-corps de la tribune d'orgue, grilles en fer forgé des chapelles et des confessionnaux. Les lustres dont il avait dessiné le modèle ont retrouvé récemment leur place et leur éclat primitifs: lors de la consécration de l'église en pleine guerre, l'éclairage avait été réduit et simplifié pour des raisons compréhensibles d'occultation. Camille Colruyt (°1908-†1973) est l'auteur d'un Christ et

d'une Vierge en bronze doré et Danieli a réalisé les vitraux. L'église renferme un retable dédié à saint Christophe et deux parties d'un ensemble voué à saint Adrien. La restauration du premier a été achevée récemment par les soins de l'Institut royal du Patrimoine artistique; celle du second est en cours. On peut en temps ordinaire les voir respectivement dans la première chapelle du collatéral droit et dans l'enclos des fonts baptismaux, à gauche de l'entrée principale.

Le retable de saint Adrien, daté de la fin du XVe siècle, est composé de deux panneaux séparés, attribués à l'entourage du sculpteur brabançon Jan Borman. Il est l'auteur incontesté d'un retable de saint Georges, exposé dans la section "Arts décoratifs européens" du Musée du Cinquante-

naire. Commandée par les dignitaires du Serment des Arquebusiers de Bruxelles, l'œuvre fut déposée par leurs soins, vers 1490, en l'ancienne chapelle Saint-Adrien de Boondael qu'ils venaient à l'époque de prendre sous leur protection. Le volet de gauche montre saint Adrien attaché à un arbre et battu de verges par trois bourreaux. Son regard, dont l'expression de tristesse est admirablement rendue, se pose sur sainte Nathalie qui l'encourage dans l'épreuve. Le volet de droite représente les corps mutilés du saint et d'une autre victime, pieds et mains coupés, conduits au bûcher par les tortionnaires.

Le retable de saint Christophe date des environs de 1520 et fut à l'origine conçu pour les Arbalétriers et destiné à l'église Notre-Dame-des-Victoires au Sablon. Acheté par le

Serment des Arquebusiers dont saint Christophe était le patron, il orna le maître autel de la chapelle de Boondael vers la fin du XVIe siècle; la partie sculptée composée de trois grandes niches évoque le martyr de saint Christophe. À gauche, le saint enchaîné est conduit devant un roi persécuteur qui, effrayé en le voyant, tombe de son trône. La partie inférieure de la niche centrale représente saint Christophe soumis au supplice du casque rougi au feu. La partie supérieure, quant à elle, évoque l'épisode au cours duquel le roi persécuteur soumet le saint au tir de quatre mille soldats dont les flèches restent suspendues en l'air, à l'exception d'une seule qui se retourne contre le tyran et l'aveugle. Dans cette évocation, les quatre mille tireurs sont symbolisés par un arbalétrier, témoin de la destination première de

l'œuvre. Il est à remarquer que l'aileron extérieur de l'arme a disparu, probablement à la fin XVI^e siècle, lors du rachat par les Arquebusiers, afin d'accentuer la ressemblance de l'arbalète originale avec une arme à feu...

La niche de droite représente la décollation de saint Christophe. La "Légende Dorée", recueil de vies de saints composé en Italie au milieu du XIII^e siècle, relate que celui-ci, en chrétien charitable, avait offert son sang à son bour-

reau afin de lui faire recouvrer la vue. Le roi le fit décapiter, recueillit son sang dans un ciboire, guérit et se convertit après s'en être baigné les yeux.

Autour des trois niches principales, on remarque encore sept scènes accessoires de petite dimension et l'emplacement d'une huitième, malheureusement disparue en 1944. Elles évoquent respectivement: saint Christophe devant ses juges, saint Christophe refusant le culte des idoles, saint Christophe convertis-

sant Nicée et Aquiline, venues pour le séduire, saint Christophe soumis au supplice du cheval et à celui de l'huile bouillante, des anges et une sainte femme prenant soin du corps du martyr et enfin, le culte des reliques du saint.

Les deux volets qui encadrent la partie sculptée datent de 1603-1604. Ils représentent les donateurs, dignitaires du Serment des Arquebusiers de Bruxelles. Les croix qui surmontent certaines effigies indiquent le

caractère posthume de leur réalisation.

Le volet de gauche représente, au centre, appuyé sur un autel à ses armes Henri de Dongelberghe, chef-doyen du Serment des Arquebusiers. Derrière lui, un personnage portant le collier du roi du tir. C'est grâce à Henri de Dongelberghe que la chapelle de Boondael fut relevée en 1587 après le sac du hameau de Boondael par les troupes d'Alexandre Farnèse en 1582. Son épitaphe se trouve à Bruxelles en l'église Saint-Jean-Baptiste au Béguinage.

À l'extrême droite du panneau, l'un des donateurs porte sur l'épaule l'insigne des Arquebusiers, composé de deux arquebuses croisées, enlacées d'un briquet de Bourgogne et surmontées d'une fleur de blé; derrière lui, un autre est revêtu des larges plaques du collier d'alphère ou porte-étendard du Serment.



Les revers de ces volets, d'une facture bien moins soignée, représentent en grisaille sainte Barbe à gauche et saint Christophe à droite. Chaque personnage est surmonté des armes des Arquebusiers.

Ce retable de saint Christophe fut vendu sous la Révolution française à deux brocanteurs qui le mirent à l'encan sur la Grand-Place de Bruxelles, non sans l'avoir abîmé en cours de transport. C'est là qu'une paroissienne de Boondael le racheta pour le rendre à la chapelle. En 1842, lors de la construc-

tion du petit sanctuaire, la fabrique d'église à court d'argent en proposa l'achat au prince russe Soltikoff, puis au gouvernement belge... en vain. Il est à noter qu'Alphonse Wauters, dans son *Histoire des environs de Bruxelles*, parue en 1855, décrit un unique retable de Boondael composé de cinq niches et dédié au seul saint Adrien. Il est manifeste qu'à cette époque les deux panneaux du retable de saint Adrien encadraient les trois niches de celui de saint Christophe, alors que les volets peints étaient présentés comme parties d'un ensemble



Le retable de saint Christophe (supplice du casque).

perdu. Tout rentra dans l'ordre en 1864 quand le sculpteur François Malfait restaura les retables de Boondael sans grand respect, hélas, de l'œuvre originale. On lui doit par exemple l'adjonction des fleurons extérieurs du retable de saint Christophe.

La lampe en métal argenté qui se trouve dans la chapelle du retable de saint Christophe date de 1646. Elle fut offerte en l'honneur de saint Adrien par l'empereur du tir des Arquebusiers, Antoine Meskens. Le 7 novembre 1974 décédait en son domicile de l'avenue Général Dossin de Saint-Georges le publiciste Jean Stevo (°1914). Né Justin Van Stynvoort, journaliste à l'INR et à la RTB, il a consacré des ouvrages pénétrants à James Ensor, Marie Howet, Michel de Ghelderode et André Baillon qu'il comptait parmi ses

familiers, à l'exception de ce dernier.



Jean Stevo

décède dans l'œuvre graphique de Jean Stevo, formé à l'Académie de Bruxelles par Antoinette Carte (°1886-†1954) et Louis Devos (°1897-†1974), l'appel de l'étrange qu'il partageait avec Ensor et Ghelderode. L'annonce du récent décès de sa veuve, née Marie-Rose Mabilie (°1915-†1998), débute par ce quatrain, dû à la plume du poète:

*Un jour je serai moi
aussi une ombre
Ombre au royaume
des ombres
Il est très doux de songer
à ce moment
Discret comme cha-
grin secret*

9 L'avenue des Grenadiers

L'édition du Guide Anspach parue en 1941 qualifie l'avenue des Grenadiers de "toute nouvelle avenue à 100 pas au-delà du derrière de l'église Saint-Adrien". Et de préciser à propos de celle-ci: "*Construction toute récente...imposante, un peu lourde, sévère de lignes*", appréciation qui reflétait probablement l'avis des riverains du temps. Fait peu courant, cette voie avait été inaugurée avec solennité le 12 juin 1938 par le bourgmestre Eugène Flagey, entouré des membres du Collège échevinal, et par le colonel Fromont, commandant du régiment des Grenadiers. Le matin même, à 9 h 30, le bourgmestre et les mandataires communaux avaient fleuri le monument aux morts de la caserne de la rue des Petits Carmes tan-

dis que le colonel accompagné des autorités régimentaires avait déposé une gerbe au monument d'Ixelles, entre les deux étangs.

L'année précédente, le 12 mai, l'édilité ixelloise avait tenu à patronner le centième anniversaire de la création de cette unité d'élite qui défila le soir à Ixelles. Ayant gravi la rue de Namur, ils avaient traversé la Porte de Namur, emprunté la chaussée de Wavre et la rue de la Tulipe pour gagner la place Fernand Cocq. Félicités par les autorités locales, ils se retirè-

rent par la chaussée d'Ixelles à la lueur des flambeaux.

Leurs silhouettes étaient familières à nos concitoyens de l'époque qui les voyaient traverser Ixelles pour aller à la plaine des manoeuvres d'Etterbeek ou, entre 1910 et 1920, sur le site occupé par l'Exposition de 1910, où ils s'exerçaient à la progression de campagne.

Les grenadiers apparurent officiellement dans l'armée belge en 1837 où ils rejoignirent dans l'infanterie les régiments de ligne et de chasseurs à pied.

D'autres armées européennes avaient constitué des unités de grenadiers à la suite de l'armée française qui, en 1667, avait formé des corps spéciaux chargés de lancer, lors des sièges, des projectiles creux remplis d'éclats et de poudre et munis d'une mèche qu'on enflammait. Adjoins par groupes de quatre à chaque compagnie d'infanterie, ils étaient reconnus comme des soldats d'élite. Après abandon de la grenade comme arme au cours du XVIIIe siècle, leur réputation atteignit

Le roi Albert I en uniforme de grenadier.



Ancienne caserne des Grenadiers.



son point culminant dans les armées du 1er Empire où s'imposa la figure légendaire du "Grognard" ainsi qu'on nommait les grenadiers de la Garde. Dès

la fin du XVIIIe siècle, les grenadiers de la plupart des armées européennes, choisis parmi les soldats de haute taille, étaient coiffés d'un bonnet en

poil d'ours, usage observé en Belgique jusqu'en 1914 et maintenu jusqu'à nos jours dans les gardes royales hollandaise, danoise et britannique. **—————**

Le présent itinéraire prélude à une promenade ultérieure, dans l'espace et dans le temps, au cœur du Boondaël d'autrefois. Le lecteur comprendra que les auteurs préparent sans hâte l'évocation de ce vieux hameau chargé d'histoire, situé en bordure d'une clairière de la Forêt de Soignes. Ils évoqueront à cette occasion l'ancienne chapelle Saint-Adrien aux alentours de laquelle les membres du Serment des Arquebusiers s'adonnaient à leurs exercices, le Vieux Tilleul, la course du Cheval d'Argent, l'ancienne seigneurie et sa cour censale, signe de sa prééminence relative sur Ixelles. Le siège de cette cour se déplaça au fil du temps vers Ixelles; de même, l'activité brassicole du cru, longtemps concurrente de celle pratiquée près des Etangs, déclina à partir du début du XVIIe siècle jusqu'à

sa totale disparition. Au chapitre des changements de délimitation territoriale, ils mentionneront une transaction, bien oubliée, passée entre Ixelles et Watermael en plus de celle qui eut trait, avec Bruxelles au plateau du Solbosch, déjà esquissée. La création de l'avenue Louise et l'aménagement du Bois de la Cambre, à partir de 1864, ne fut pas sans incidence sur l'avenir du hameau et fit même craindre à l'édilité que l'ancienne primauté de Boondaël ne fût, par un curieux retour des choses, restaurée. Ils accorderont enfin une large place à une famille notable du Boondaël rural du XIXe siècle, les Vandenbranden ainsi qu'à l'avocat André Gonthier, érudit de l'histoire de notre commune, à qui les amateurs d'histoire locale doivent beaucoup...



Les auteurs remercient Daniel Geerinck, botaniste, pour les précisions qu'il leur a apportées en matière de botanique et de dendrologie. Merci aussi au service des Plantations de la Commune d'Ixelles.



Recherches et rédaction :
Michel HAINAUT et Philippe BOVY
Documents d'archives et
photographies :

Jacques GUILMIN ET LE CERCLE D'HISTOIRE
LOCALE D'IXELLES

Réalisation :
Laurence MONTENS D'OOSTERWYCK

Impression :
Imprimerie communale d'Ixelles

Ce fascicule a été élaboré
en collaboration avec:
LE CERCLE D'HISTOIRE LOCALE D'IXELLES

asbl
Président : Emile Kesteman

Si vous souhaitez recevoir les premières
promenades de la série
ou vous inscrire pour les suivantes:
- contactez le service de l'Information
au 02/515.61.56;
- ou venez chercher votre exemplaire
à la Maison communale.

Si vous vous intéressez au passé
d'Ixelles,
prenez contact avec le Cercle d'histoire
locale d'Ixelles au : 02/515.64.11
du lundi au vendredi

